



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

Note préliminaire

Hinnerk Bruhns



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/556>

DOI : 10.4000/anabases.556

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 37-40

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Hinnerk Bruhns, « Note préliminaire », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/556> ; DOI : 10.4000/anabases.556

© Anabases

Note préliminaire

HINNERK BRUHNS

NOUS AUTRES HISTORIENS sommes plus à l'aise avec les morts qu'avec les vivants, et il nous est plus facile de parler des autres que de nous-même. Comment alors s'en tirer face à la très sérieuse proposition d'*Anabases* de réfléchir et de parler de notre propre anabase? Choisissons, par pure commodité, la première des cinq pistes suggérées par la rédaction de la revue: la question du «disciple». On nous définit, on se définit, semble-t-il, comme le disciple d'un maître. Cela permet une première (auto-)catégorisation: on sort d'une bonne, d'une très bonne ou d'une médiocre écurie. Rarement, on cherche à savoir quel genre de disciple on est. Nous sommes de bons disciples, les uns avec plus de succès et avec un plus grand nombre de disciples eux-mêmes que d'autres qui en ont moins.

Quant à moi, puisqu'il faut parler à la première personne, je sors d'une excellente écurie, mais je suis un mauvais élève. Il n'y a pas de doute possible à ce sujet: comment un des si peu nombreux disciples d'un maître tel que Christian Meier a-t-il pu ne pas persister dans une carrière d'antiquisant? La figure du mauvais disciple n'est pas prévue dans le questionnaire de ce numéro d'*Anabases*. Mauvais disciple, le constat est simple et objectif: je ne suis pas devenu professeur d'histoire ancienne et je n'ai même pas de remords à ce sujet. D'où mon malaise face au questionnaire de mes amis d'*Anabases*. Pourtant, je ne rechigne pas à me considérer comme un disciple de Christian Meier et à me laisser considérer comme tel. Lui-même, que j'ai quitté trois fois, et chaque fois pour aller en France, pour différentes raisons, continue à me considérer comme son élève, malgré mes infidélités constantes.

Au lieu de me conformer aux souhaits de la rédaction d'*Anabases* et de raconter mon histoire de mauvais disciple qui, en vérité, n'a d'intérêt que biographique, j'ai proposé à la revue pour son dossier sur les filiations intellectuelles une contribution d'un ordre différent; et je suis très reconnaissant que ma proposition ait été acceptée. Il

s'agit de la version française d'une étude qui m'avait été en quelque sorte commandée par des amis, disciples comme moi, mais eux bons disciples, de Christian Meier, pour un Colloque organisé à l'occasion de son 75^e anniversaire en 2004, au *Zentrum für Interdisziplinäre Forschung* (ZIF) de l'Université de Bielefeld. J'ai gardé comme titre de mon étude l'exacte formulation de cette commande : « Die Bedeutung Max Webers für Christian Meiers Werk. » On voit bien que ce titre correspond parfaitement au présent dossier, à la différence près qu'il me décharge de tout effort d'ego-histoire. Elle n'en est pas totalement absente, bien évidemment, et je pense que je dois quand même en dévoiler un élément anecdotique. Le nom de Max Weber, je l'avais pour la première fois entendu comme étudiant en première année dans un cours de Christian Meier sur la grammaire politique de la République romaine, en 1964 à Fribourg-en-Brisgau. À partir de ce moment, Weber est devenu un des grands auteurs que je lisais sans vraiment l'étudier, même après avoir rencontré et lu Paul Veyne à Aix-en-Provence. Ce n'est que beaucoup plus tard, à la suite de mon troisième départ d'Allemagne pour la France, Paris cette fois, autour de 1980, que j'ai été amené à réellement étudier l'œuvre de Weber, de sorte que petit à petit j'ai pu acquérir quelques modestes compétences qui m'ont ensuite valu la commande mentionnée plus haut. J'ai dit que j'ai été amené à étudier Weber : ce n'était même pas ma propre curiosité intellectuelle, mais une sollicitation extérieure. Quittant un poste d'Assistant en histoire ancienne à Bochum, auprès de la chaire de Christian Meier, j'étais venu à Paris pour un travail qui n'avait rien à voir avec l'histoire ancienne. Comme on ne quitte pas facilement un métier exercé pendant quelques années, j'allais suivre à Paris des séminaires de Claude Mossé, Pierre Vidal-Naquet et Claude Nicolet. Leurs « disciples » dont j'ai fait la connaissance, des collègues donc de ma propre génération, m'ont alors demandé de faire un séminaire à l'EHESS sur Max Weber et l'histoire ancienne. Je n'y connaissais pas grand-chose à l'époque. En m'y plongeant, j'ai vite découvert que cette question ne pouvait être traitée sans étudier l'ensemble de l'œuvre de Weber, ce qui m'a par la suite mené assez loin, vers l'économie et la sociologie, et vers des auteurs contemporains comme Otto Hintze, Werner Sombart ou Gustav Schmoller. M'éloignant ainsi assez fortement de l'histoire ancienne, j'y suis pourtant revenu à l'occasion, partiellement d'ailleurs à travers Max Weber¹.

¹ Quelques exemples :

– « De Werner Sombart à Max Weber et Moses I. Finley : la typologie de la ville antique et la question de la ville de consommation », in Philippe LEVEAU (éd), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique*, Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence, 1984 (Aix-en-Provence, 1985).

– *Parenté et stratégies familiales dans l'Antiquité Romaine*, Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986 (Paris, Maison des Sciences de l'Homme). Textes réunis et présentés par J. ANDREAU et H. BRUHNS. Collection de l'École française de Rome, vol. 129, Palais Farnèse 1990.

– avec J.-M. DAVID, W. NIPPEL (éds.), *Die späte römische Republik – La fin de la république romaine. Un débat franco-allemand d'histoire et d'historiographie*, École française de Rome, 1997.

Quand j'ai été sollicité pour parler de l'importance de Weber pour mon « maître », Christian Meier, j'ai abordé ce sujet comme je l'aurais fait pour n'importe quel autre auteur, avec l'avantage cependant d'avoir une connaissance non pas intime mais, malgré mon éloignement, relativement bonne de son œuvre et de sa pensée. Lors du colloque au ZIF, qui a duré trois jours, Christian Meier n'avait pas droit à la parole, sauf pour une brève réaction à la fin. Ses « réponses » détaillées et approfondies figurent maintenant dans le volume qui rassemble les exposés de ses collègues, élèves et amis².

Face à ma lecture de ses rapports ou non-rapports à Max Weber, la réaction de Christian Meier³ a été à la fois très positive et un brin dubitative. Positive et intéressée par le fait que j'avais mis ses propres travaux dans un contexte qui ne lui était pas entièrement familier. Réaction dubitative là où, à partir d'observations sur la chronologie et les thèmes de la redécouverte de Weber par des historiens de l'Antiquité dans différents pays européens, j'avais émis l'hypothèse que certaine intervention de Meier dans le champ wébérien témoignait d'une stratégie (vis-à-vis de Moses I. Finley notamment), alors que dans son propre souvenir il n'avait fait que répondre à une sollicitation extérieure et que la pensée stratégique lui était étrangère. Soit. J'aurais, certes, pu vérifier mon hypothèse par un petit morceau d'histoire orale. Mais tel n'était pas le but de l'exercice et, comme je le disais au début – pas tout à fait avec les mêmes mots –, nous sommes volontiers enclins à nous fier aux textes et aux manipulations de toutes sortes que nous leur faisons subir. Sauf qu'en l'espèce, la sollicitation extérieure invoquée était tombée à pic et arrangeait parfaitement les choses pour une lecture quelque peu rationalisatrice des synchronies qu'il était possible d'observer.

– “À propos de l'histoire ancienne et de l'économie politique chez Max Weber”. Introduction à Max Weber, *Économie et société dans l'Antiquité*, Paris, Éditions La Découverte, 1998, p. 9-59.

– “Caesar, ‘der wahre Gebieter’”, in W. NIPPEL (éd.), *Virtuosen der Macht. Herrschaft und Charisma von Perikles bis Mao*, Munich, C.H. Beck, 2000, p. 55-71, 292-295.

– “Crise de la République romaine? Quelle crise ?”, in *Fondements et crises du pouvoir*. Textes réunis par S. FRANCHET D'ESPÈREY, V. FROMENTIN, S. GOTTELAND et J.-M. RODDAZ, Bordeaux, Ausonius 2003, p. 365-378.

– avec J. ANDREAU (éds.), *Sociologie économique et économie de l'Antiquité : à propos de Max Weber*, Cahiers du Centre de recherches historiques, n° 34, octobre 2004

² Monika BERNETT, Wilfried NIPPEL et Aloys WINTERLING (sous la direction de), *Christian Meier zur Diskussion. Autorenkolloquium am Zentrum für Interdisziplinäre Forschung der Universität Bielefeld*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2008. Ce volume contient toutes les contributions du colloque de Bielefeld, à part celles de Reinhart Koselleck et de Wolfgang J. Mommsen, malheureusement décédés avant qu'ils aient eu l'occasion de rédiger leurs contributions, ainsi qu'une postface longue de cinquante pages de Christian Meier.

³ Cf. notamment les pages 302 à 305 du volume cité.

Le texte qui suit et qui, on le verra, répondait également à une sollicitation extérieure, n'est en fait qu'une illustration très partielle de ce que peuvent être les rapports d'un (mauvais) disciple à son « maître », pour employer ce terme qui paraîtrait, je pense, étrange à tous les « disciples » de Christian Meier. Pour preuve le titre choisi pour le livre en question : *Christian Meier zur Diskussion (Christian Meier en discussion)*, titre qui résume parfaitement ce que peuvent être *filiation intellectuelle et transmission du savoir*.